

Philippe Le Guillou

Stèles à de Gaulle



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Philippe Le Guillou

Stèles
à de Gaulle

sui vi de

Je regarde passer
les chimères

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2000, pour « *Stèles à de Gaulle* »
et Éditions Gallimard, 2010, pour « *Un roman de l'énergie nationale* »,
« *Compagnonnages* », « *La forêt et la mer* », « *Adam Pollo* », « *Marly* »,
« *Esprit* » et « *Je regarde passer les chimères* ».

Philippe Le Guillou est né en 1959. Il est inspecteur général de l'Éducation nationale et doyen du groupe des Lettres. Il a reçu le prix Méditerranée en 1990 pour *La rumeur du soleil* (Folio n° 2662), le prix Trévarez pour *Le passage de l'Aulne* (Folio n° 2859) et le prix Médicis en 1997 pour *Les sept noms du peintre* (Folio n° 3473). Il a également publié *Liures des guerriers d'or* (Folio n° 4182), *Le déjeuner des bords de Loire* (Folio n° 4512), *Les marées du Faou* (Folio n° 4057), *La consolation*, *Fleurs de tempête*, *Le dernier veilleur de Bretagne*, et *Le bateau Brume*.

Préface

Un roman de l'énergie nationale

Le lien qui nous attache aux grandes figures de notre histoire a quelque chose de très singulier, de très personnel aussi, il dure, il perdure, il se déploie dans le temps, il s'émousse ou il s'altère ; ou, bien au contraire, il conserve l'infrangible éclat du diamant. Celui qui m'unit à de Gaulle, depuis les heures les plus enchantées de la petite enfance, n'a pas varié : il est marqué par une admiration éblouie, naïve peut-être, inconditionnelle certainement. Il peut agacer ou surprendre, peu m'importe. Il traverse les époques et les âges de ma vie. J'y vois un signe de constance et de fidélité dans un monde où il est bon de tout jeter aux orties, de tout piétiner. La période actuelle adore déboulonner, profaner, faire tomber les icônes de leur hypostase. On n'est jamais si heureux que lorsqu'on foule aux pieds, qu'on peut cultiver l'ironie, cracher son fiel, affirmer une distance qui révèle une indépendance, laquelle n'est souvent que le cache-misère d'un sujet indécis et éclaté.

Je suis en sixième en novembre 1970 lorsque meurt le général. Je me vois encore, dans la cuisine de mes parents à Morlaix, alors que je rentre de cours, entendant ma mère annoncer, non sans émotion, la mort du général de Gaulle. Ma famille est gaulliste, d'imprégnation ou d'adhésion, mais personne jamais ne s'est lancé dans la Résistance, le militantisme ou le combat politique. C'est un gaullisme discret, tenace, indiscutable. Il rassemble tout le monde, et mes grands-pères – mon grand-père maternel surtout – ne manqueraient pour rien au monde une prise de parole du général. C'est pour cette raison que quelques jours plus tard – nous sommes le samedi 14 novembre 1970 – je serai infiniment choqué, dans une salle préfabriquée du collège du Château, alors que le professeur de dessin – on dirait aujourd'hui d'arts plastiques – va pour nous lire la page des *Mémoires* du général que le gouvernement a choisie afin de commémorer dans toutes les classes de France la disparition du fondateur de la cinquième République. Le professeur, M. Chapelain, commence et tout semble déjà l'ennuyer profondément. Très vite il renoncera en disant : « On va le laisser là le grand Charles... » Affleure un antigaulisme viscéral, primaire. La messe, si j'ose m'exprimer ainsi, est dite. L'affaire est classée. Le professeur, un homme estimable par ailleurs, n'entend pas aller plus loin. Nous sommes bien trop jeunes et timides pour réclamer que le passage nous soit intégralement lu.

D'ailleurs, on interrogerait les élèves, ce serait sans doute le sentiment d'indifférence qui l'emporterait. Je cache ma terrible déception. Profondément remué par les événements de la semaine, j'ai encore en tête les images du cercueil de Colombey sous l'immense Christ blanc. Pour moi c'est une faute de goût, pire, un crime de lèse-majesté.

Habité par le souvenir de cette semaine de novembre, hanté surtout par la figure écrasante du général qui, comme celle de Richelieu portraituré par Philippe de Champaigne, a dominé mon enfance en forgeant un imaginaire du pouvoir doublé d'une conscience historique – le premier, dans mon cas, l'emportant indiscutablement sur la seconde –, j'ai fait mon premier pèlerinage à Colombey, bien plus tard, en juin 1995. Le président Chirac venait d'être élu et il avait commencé le 17 mai son septennat en se rendant aux aurores à Colombey pour se recueillir sur la tombe du général. Le geste m'avait touché entre tous. Hélène et Marielle, deux amies très chères – la première est hélas aujourd'hui disparue –, m'accompagnaient. Je devais déjà avoir confusément le projet d'un livre d'hommage. Je crois être revenu à Colombey deux ans plus tard, dans un automne glorieux marqué par la parution des *Sept noms du peintre* et un fabuleux voyage au Brésil, cette fois en compagnie de Sophie Bassouls, qui fit de merveilleuses photographies de la Boiserie mais aussi de l'église, des rues du village et du petit cimetière. Nous avions

alors le projet d'un « beau livre » qui ne vit jamais le jour. Il reste de ce voyage un somptueux reportage dont j'ai installé les images sur les murs de la cage d'escalier de ma maison du Faou tout à côté d'une belle série de portraits d'écrivains que l'on doit aussi à Sophie.

À l'automne de 1999, alors que s'annonçait la perspective de la double commémoration de l'an 2000 – soixantième anniversaire de l'Appel du 18-Juin, trentième anniversaire de la disparition du général, assortis de l'entrée de Charles de Gaulle dans la Bibliothèque de la Pléiade –, j'ai conçu cet ensemble de textes dénommés « stèles » en hommage à Segalen et peut-être avant tout à Xavier Grall, auteur d'une superbe et trop peu connue *Stèle à Lamennais*. Le propos n'était pas celui du mémorialiste : je n'ai pas connu de Gaulle. Il n'était pas non plus celui de l'historien : il en est d'éminents et je ne saurais m'avancer sur un terrain où prime l'expertise scientifique. Non, mon intention était autre : il s'agissait de célébrer le général, dans un portrait éclaté, personnel, où la subjectivité, la réminiscence, la sensibilité trouveraient leur place, une sorte de « tombeau » sur le mode du dialogue, de la confession, de l'exploration intime, une cartographie libre et poétique de l'imaginaire et de l'espace gaulliens, chaque fois de manière condensée, jaillissante, dans la fulgurance de l'émotion.

À l'époque, le livre surprit. Si on en parla dans la presse ou à la télévision, ce fut toujours pour

l'opposer à l'opus de Stéphane Zagdanski, dont la perspective était radicalement différente. Enfin ce livre trouva un public de fidèles et me valut quelques rencontres, quelques amitiés rares. Il me permit même, un beau jour de mai 2004, de me retrouver au Palais-Royal dans le bureau du président du Conseil constitutionnel de l'époque, le gaulliste Yves Guéna qui avait souhaité me connaître.

*

Dix ans plus tard, pour le soixante-dixième anniversaire de l'Appel et le quarantième anniversaire de la mort, j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de republier ces stèles, en les corrigeant, en les augmentant, en les enrichissant aussi d'une méditation nouvelle – c'est le sens de l'ultime, de nature fictionnelle, qui permet de suivre le général de son départ de l'Élysée en avril 1969 à sa disparition le 9 novembre 1970. Mon intention n'a pas varié. Ma fidélité non plus, et la puissance séminale de la figure du général dans mon imaginaire et dans ma vie pareillement.

Je note ces lignes dans la solitude ensommeillée de l'hôtel des Dhuits à Colombey-les-Deux-Églises, où je suis venu revoir la tombe et la Boiserie que j'aime tant. Tout à l'heure je marcherai à travers le parc automnal et mouillé jusqu'à la bibliothèque où, devant la petite table de jeu, le général s'est

effondré à l'entrée de la saison sombre, au moment magique où, dans l'ancienne Irlande, la porosité se faisait totale avec l'Autre Monde et où toute activité, guerrière ou agraire, s'interrompait. Je reverrai sur le lourd bureau Empire la lampe verte allumée qui est le signe de la *réelle présence* de l'écrivain. Tout à l'heure aussi je m'arrêterai dans la brume du matin devant la tombe blanche, avec cette stèle en forme de croix connue du monde entier.

Pour l'heure, alors que l'insomnie et la joie profonde d'être à Colombey m'ont placé très tôt en marge des dormeurs des Dhuits, je médite ces lignes de Barrès trouvées dans un ouvrage du peu gaulliste Ramon Fernandez, acheté hier chez un bouquiniste de Troyes : « En face du terne Élysée, habité par un vieux légiste incapable d'un mouvement venu du cœur qui seul toucherait les masses, le jeune ministre de la Guerre, chevauchant sur son cheval noir, dispose d'un éclat qui parle toujours à une nation guerrière ; en outre, son autorité constitutionnelle, par tel grand mot, par tel acte qui va jusqu'à l'âme, il saurait bien la multiplier : *il convoquerait nos énergies*¹. »

C'est à Boulanger que songe Barrès. On sait l'importance qu'eut pour de Gaulle la lecture de Barrès, dans la sédimentation de sa méditation et de son imaginaire politiques. À Colombey, cette

1. Nous soulignons.

autre colline inspirée, les œuvres de Barrès, superbement reliées, se trouvent toujours sur les rayonnages de la Boiserie. Boulanger fut un piètre condensateur, mais de Gaulle, lui, a su écrire ce que Barrès appelait un « roman de l'énergie nationale ». Oui, assurément, même enfoui dans la solitude venteuse et mouillée de Colombey, de Gaulle, au travers de ce qu'il nous a laissé, n'a rien perdu de son autorité et de son éclat. Il reste sa Constitution et ses textes, et le sillage de feu d'une exceptionnelle épopée. Il reste quelque chose qui n'est peut-être que de l'ordre de l'adhésion et de l'embrasement. Puisse ce « roman de l'énergie nationale », à la manière des livres du cycle breton d'Arthur et du Graal, connaître de prochains chapitres – de nouveaux rebonds.

*Colombey-les-Deux-Églises,
hôtel des Dhuits, chambre 105,
dimanche 8 novembre 2009.*

STÈLES À DE GAULLE

LILLE

Là-haut, aux confins des terres perpétuellement assiégées et meurtries, dans la plaine infinie des Flandres traversée de tranchées et de sillons sanglants, ponctuée de villes refermées comme des bogues de brique ou des bijoux, là-haut dans la brume, le froid permanent, cette humidité glaciale qui flotte sur les canaux et écorche les pierres, un jour de novembre tout a commencé. La rue est pavée, paisible, elle semble s'écarter et désigner la voie d'un royaume endormi. Le pas des chevaux, le fracas des essieux résonnent sur le pavé mouillé. Dans la ville on oublie soudain le pourtour, les quartiers miséreux, la brique suintante, les canaux embrumés, tragiques, qui partent vers le nord. Car ici le nord est sans fin, la noirceur, la brume, la platitude répondent sans cesse à la noirceur, à la brume et à la platitude, et ouvrent sans limite les boîtes gigognes de la mélancolie et de la monotonie. Quelque chose commence, quelque chose prend fin, on ne sait. C'est le commencement usé de la France,

atrocement plat, sans charme, truffé de terrils, de galeries noires où s'agitent des hommes voués à la suie et à la nuit, le théâtre d'une guerre bientôt, de ravages, de massacres, d'hécatombes, de ciels étoilés de bombes.

Le caractère paisible de la rue, comme en lisière, fait oublier la lourdeur d'un cercle de désolation. Sur la façade de la maison natale, Notre-Dame-de-la-Foy veille. Elle est là, attentive, bénissante dans la brume glaciale de ce 22 novembre 1890. Novembre : l'entrée dans la saison sombre, le mois où, dans la tradition celtique, les âmes errent et rôdent aux portes des vivants. Vaincu par la boue sanglante de Salesbières, Arthur est parti vers l'île des pommiers et des fleurs éternelles. À la souche de la généalogie des De Gaulle, il y a cette tradition venue de la vieille Irlande, ce nœud de croyances, cette mythologie.

La maison se visite aujourd'hui. Elle est un point de passage obligé pour tout gaulliste fervent. On imagine ce qu'elle put être à la fin d'un siècle qui, à Paris, se chargeait des fleurs vénéneuses de l'esthétique décadente, on l'imagine avec ses dentelles, ses crucifix, ses globes de verre sous lesquels dorment des couronnes nuptiales, ses minuscules oratoires installés dans les encoignures austères, ses livres de piété, sa vie rigide et quiète. Il faut vraiment se réfugier dans la rêverie si l'on veut communier à quelque chose qui serait de l'ordre d'un ancrage,

173935

Extrait de la publication

Philippe Le Guillou
Stèles à de Gaulle



Stèles à de Gaulle

Philippe Le Guillou

Cette édition électronique du livre
Stèles à de Gaulle de Philippe Le Guillou
a été réalisée le 26 mars 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070437481 - Numéro d'édition : 173935).

Code Sodis : N43171 - ISBN : 9782072406652

Numéro d'édition : 229276.